

Avril 1937. La Légion Condor dévaste le Pays basque. Une tragédie dont les écrivains belges se feront longtemps l'écho

André Bénit
Universidad Autónoma de Madrid

«Jamais, Jamais, non JAMAIS, vous aurez beau faire, jamais ne saurez quelle misérable banlieue c'était que la Terre. Comme nous étions misérables et affamés de plus Grand.
Nous sentions la prison partout, je vous le jure.
Ne croyez pas nos écrits (les professionnels, vous savez...)
On se mystifiait comme on pouvait, ce n'était pas drôle en 1937, quoiqu'il ne s'y passât rien, rien que la misère et la guerre. » (Michaux 103)

Introduction

Le 26 avril 1937 – il y a juste 75 ans –, comme tous les lundis, c'est jour de marché à Guernica... Dès 16 heures 30, dans le but de semer la terreur auprès de populations récalcitrantes à accepter les bienfaits de la Croisade nationaliste et de tester de nouvelles armes mortifères, des escadrilles de la Légion Condor allemande bombardent la ville et mitraillent impitoyablement ses habitants. La destruction de cette cité – sans valeur stratégique mais d'un énorme poids symbolique¹ – ainsi que d'autres bourgades d'Euzkadi constitua un événement majeur dans la guerre d'Espagne. En effet, de l'avis des historiens, cet épisode contribua définitivement à la médiatisation internationale du conflit. La célèbre toile de Picasso – une commande du gouvernement républicain – qui décorera le pavillon espagnol lors de l'Exposition universelle de Paris inaugurée en mai 1937, en est sans conteste le témoignage le plus éloquent et le plus fort.

En Belgique, si des voix s'étaient déjà élevées pour condamner la rébellion fasciste contre le gouvernement du *Frente popular* en juillet 1936, il est indéniable que la tragédie basque provoqua chez nombre de citoyens une prise de conscience de l'enjeu véritable de cette guerre soi-disant fratricide. Dès le 1^{er}

¹ L'Arbre de Guernica (*Gernikako Zubaitza* en basque), un chêne, symbolise les libertés traditionnelles des Biscayens, et par extension de tous les Basques, depuis que, lors de leur prise de fonction, les seigneurs de Biscaye, les rois de Castille et d'Espagne, et aujourd'hui les présidents (*Lehendakari*) de la Communauté autonome du Pays basque, y ont prêté serment de respecter les fors basques.

mai 1937, Emile Vandervelde, président du Parti Ouvrier Belge – l’ancêtre du Parti socialiste – envoie une « lettre ouverte » à Léon Blum ; devant le Parlement belge, le *Patron* déplorera que « les petites et les grandes puissances démocratiques restent sourdes aux appels déchirants d’un peuple à l’agonie, la plus épouvantable des catastrophes » (cité par Polasky 204). De son côté, la société belge réagira de plus belle, et c’est à une formidable mobilisation en faveur des victimes innocentes de la terreur franquiste que l’on assistera à partir du printemps 37, notamment par l’accueil de « *niños de la guerra* »².

Dans les « milieux proprement intellectuels » aussi, Guernica fit l’effet d’une bombe. Comme nous l’écrivait le poète et hispaniste Fernand Verhesen dans une lettre du 28 décembre 1993,

« Ce qui domine, en mon souvenir, c’est l’invraisemblable incompréhension de ce qu’était réellement la guerre d’Espagne que je rencontrais pratiquement dans tous les milieux que je fréquentais (exception faite de quelques écrivains, poètes surtout – Chavée, bien entendu, Vandercammen, etc.) : en tout cas, les bourgeois bien-pensants étaient, dans leur immense majorité, convaincus que Franco allait barrer la route au communisme et lorsque nous disions que cette guerre était un exercice préliminaire à celle qui ne pouvait absolument pas manquer de se produire, nous étions tenus pour d’irresponsables gauchistes... Guernica a – un peu – ouvert les yeux de certains... »

Des témoignages contemporains du drame

Les articles et les reportages alors publiés dans quelques organes de presse belges par des intellectuels et des écrivains antifascistes favorisèrent incontestablement cette prise de conscience quelque peu tardive.

² Une estimation minimaliste faite par Emilia Labajos-Pérez et Fernando Vitoria-García élève à 5.000 le chiffre des enfants espagnols hébergés en Belgique : 2.500 enfants accueillis par le Parti Ouvrier Belge et ses différentes organisations, 1.200 enfants accueillis par les catholiques et 1.000 enfants recueillis par d’autres groupes (Secours Rouge, Croix-Rouge,...) ; il s’agit de chiffres approximatifs auxquels il convient d’ajouter celui des enfants arrivés dans des convois dont on ne connaît ni la date ni le nombre de participants (Labajos-Pérez et Vitoria-García 25). Un témoignage attachant sur l’exil des jeunes Basques – et Espagnols – réfugiés à l’étranger et plus spécialement en Belgique, est le roman *testimonial* de l’un d’entre eux. Dans sa dédicace et son prologue, Luis de Castresana présente *El otro árbol de Guernica* à la fois comme un document réel et « *una novela de esperanza española y una declaración de amor a Vizcaya: una Vizcaya entrañable, evocada y sensibilizada por la lejanía, la guerra y la añoranza* » ; ce récit, il affirme aussi l’avoir écrit « *con el desasimio de más de un cuarto de siglo de distancia y con la esperanza de lo que une y no con la pasión de lo que separa. Porque mientras los adultos combatían en España por aquello que les separaba, los niños evacuados al extranjero lucharon infantil y tenazmente tratando de mantener vivo e intacto todo aquello que les unía: sus raíces comunes, su pasado casi idéntico, el idioma y el recuerdo de sus casas, de sus pueblos, de su patria. Estos niños y estas niñas combatieron en otra guerra: una pequeña guerra sorda y desconocida, heroica y difícil, que ellos ganaron, tras las tapias altas y grises del ‘Fleury’.* » (Castresana 9-10).

Responsable du « billet politique » dans *Le Rouge et le Noir* – du 9 décembre 1936 au 3 août 1938 –, Marcel Lecomte y relate, le 5 mai 1937, « La tragédie basque », prévisible, souligne-t-il, puisque les généraux Franco et Mola n'avaient pas manqué d'annoncer leur volonté d'anéantir le peuple basque et de détruire sa capitale. Quant à Berlin et Rome, s'interroge-t-il, « voudraient-elles expérimenter sur le peuple basque les effets de cette guerre totale que certains de leurs grands chefs militaires s'attachent depuis quelque temps à préconiser pour l'avenir ? » (Lecomte).

C'est également dans *Le Rouge et le Noir* que Mathieu Corman fait paraître, les 13 janvier, 3 février et 14 avril 1937, les premiers chapitres d'un journal de bord qu'il publiera quelques mois plus tard sous le titre de "*Salud Camarada!*" *Cinq mois sur les fronts d'Espagne*. Dans cet ouvrage dédié « A tous ceux qui combattent pour la libération du peuple espagnol », l'écrivain-libraire relate les expériences vécues et les rencontres faites durant son séjour sur les fronts d'Aragon, de Madrid et du Pays basque, d'abord comme combattant – aux côtés des anarchistes de la colonne Durruti – avant d'y retourner comme correspondant du journal parisien *Ce soir*. Comme l'indique Paul Aron, « En intervenant ainsi à chaud, sans prendre de recul critique, [Corman] fait de son reportage un livre d'intervention : il peut espérer, à son modeste niveau, orienter son lecteur à mieux comprendre le sens du combat républicain, et donc participer quelque peu à la défense de la démocratie. » (Aron 185)

Présent sur le front basque fin avril 1937, Corman sera le témoin « privilégié » et horrifié de l'anéantissement des villes basques converties en charniers et de l'extermination des populations par l'aviation hitlérienne.

Le 26 avril, après avoir assisté en direct à la destruction totale d'Arbacegui-Guerricaiz – « un petit village de paysans » (*Salud* Corman 290) –, Corman et ses collègues George Lowther Steer du *Times* et Christopher Holme de l'agence *Reuter* sont informés de la destruction d'autres agglomérations, dont « Guernica, la ville sainte des Basques, bombardée et mitraillée par les aviateurs allemands durant plus de trois heures » (*Salud* Corman 290). À l'approche du bûcher, les correspondants étrangers contemplent, atterrés, les conséquences de ce crime perpétré « contre l'humanité » (*Salud* Corman 291). Les faces hagardes des fugitifs expriment une même volonté : fuir le prochain massacre ! Sur place, où rien n'a été épargné, Corman retrouve dans le jardin de l'ancien couvent une bombe intacte : les trois aigles allemands et les chiffres

qu'elle porte désignent les auteurs du carnage³. Parcourant les décombres, les reporters gagnent la place du Marché pour y découvrir « L'effrayant ossuaire ! Combien sont là-dedans de chalands paisibles et de marchands déserts, mêlés de toute leur chair, de tout leur sang à la terre fuligineuse de ce volcan ? » (*Salud* Corman 292-293). Alentour, le feu parfait son œuvre, et « Guernica s'efface de la carte d'Espagne... » (*Salud* Corman 293). Dans cet « étouffoir », l'horreur est partout présente : bloqués dans un abri obstrué par une masse incandescente, plusieurs dizaines de femmes et d'enfants achèvent de mourir en hurlant dans les flammes ; le sol est jonché de lambeaux humains et de cadavres portant des blessures extravagantes. Un peu plus loin, les environs du parlement basque « avec son Arbre de la Liberté (*Guernikola Arbola*) » (*Salud* Corman 295) ont été pilonnés par l'aviation allemande. La vision apocalyptique se poursuit ; et Corman de dénoncer nommément les coupables et leurs complices : « Les nuages, descendant bas, ont pris la teinte de tout ce sang qui en appellera éternellement contre Mola, Franco, Goering et les autres. Contre ceux qui ordonnèrent ce massacre affreux, contre ceux qui l'exécutèrent, contre ceux qui, de loin, l'approuvèrent ! » (*Salud* Corman 295-296). S'adressant à ceux qui douteraient encore de l'identité des assassins (lesquels, par ailleurs, – « Peut-on imaginer procédé plus abject?.. » – accusent la partie adverse de l'avoir commis), Corman les invite à

« interroger, parmi les réfugiés basques à l'étranger, les enfants et les femmes de Guernica, Bolivar, Arteaga, Cortezubi, Mendata (à Arbacegui-Guerricaiz, il n'y eut pas d'enfants parmi les survivants !), Durango, Galdácano, Larrauri, Mungia. Ils apprendront qui incendia leur ville, leur village, qui en mitrailla la population, à un moment où ces agglomérations se trouvaient loin du front et ne présentaient aucun caractère militaire. » (Corman 296)

Début juillet 1937, l'intelligentsia antifasciste mondiale a rendez-vous au II^e Congrès de l'Association internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture qui se tient à Madrid et à Valence. Dans le communiqué qu'il lit le 8 juillet à l'*Auditorio de la Residencia de Estudiantes*, Denis Marion signale qu'il vient d'un pays

« – Bélgica – que ha sufrido, hace 23 años, una agresión tan injustificada como la que soportáis ahora, que ha visto la casi totalidad de su territorio invadido por tropas extranjeras de la misma manera que la mitad de vuestro territorio está ocupado por las tropas fascistas; que durante cuatro años ha sido oprimido por el mismo militarismo al cual debéis la masacre de Guernica. »

³ En 1963, dans *Ami, entends-tu?*, une « chronique » largement autobiographique sur la déroute de 1940 et dans laquelle Corman évoque avec une certaine grandiloquence son passé d'ancien d'Espagne, le double du romancier – Aurélien – découvre dans un grenier, à Ostende, un cylindre d'aluminium identique à celui ramassé à Guernica – « ce terrible 26 avril 1937, jour où les 'Défenseurs de la Civilisation Occidentale' ont fait leur première expérience de la guerre totale sur une ville sans défense » (*Ami* Corman 60).

Et de lancer, au nom de la Belgique, un message d'espoir : « *Un pueblo que no se somete no puede ser vencido* » (traduit et cité par Aznar Soler et Mario Schneider 142-143).

Dans « Trois jours à Madrid », le récit qu'il fera de son voyage en Espagne et qui sera publié dans le journal *Combat*, les 31 juillet, 14 et 28 août 1937, et repris en 1939 dans *Billets durs*, Marion évoque la honte que lui inspire la pleutrerie des autorités belges. Et lorsque Valence sera la cible des avions fascistes, il ne pourra que déplorer l'hypocrisie des démocraties française et anglaise, celles-là même qui, au cours de la Première Guerre mondiale, qualifiaient de crimes scandaleux les bombardements et les massacres de leurs populations, mais qui aujourd'hui trouvent naturel que les aviateurs allemands et italiens exterminent des civils espagnols : « Que le gouvernement espagnol se garde bien de protester à trop haute voix, s'il ne veut pas s'entendre répondre, comme dans le cas de Guernica, qu'il ne s'agit pas du tout de bombes lancées par les avions fascistes, mais, au contraire, d'explosions provoquées par des anarchistes atteints d'une folie collective de suicide. » (Marion 219)

Telle est d'ailleurs la version colportée par François Maret, l'écrivain belge qui, tout au long de la guerre d'Espagne, légitimera avec le plus de ferveur la Croisade franquiste.

Pendant l'été 1938, Maret se rend en Espagne nationaliste comme envoyé spécial de *La Libre Belgique*. Les seize chroniques qu'il publie du 18 août au 6 septembre dans le quotidien catholique bruxellois sous le titre général de « L'Espagne retrouvée » serviront de base aux *Grands chantiers au soleil*, un essai pamphlétaire qui paraîtra en fin d'année et auquel il adjoint une longue lettre à Georges Bernanos, l'auteur des *Grands cimetières sous la lune*.

« Bilbao, la ville des sièges », dont il détaille la glorieuse libération par les troupes franquistes, est une des premières étapes de son périple. L'examen des dégâts minimes du bombardement et la confrontation du nombre restreint de morts au total de la population, d'une part, le convainquent qu'« il n'existe pas de commune mesure entre l'effet moral d'un bombardement et ses résultats matériels » (Maret 31), d'autre part, le font douter de la possibilité de détruire une grande ville simplement en la bombardant. Le récit de l'assaut de la prison où étaient détenus « quelques factieux – l'élite de la ville, ceux qui, sans être rouges ni séparatistes, y signifiaient quelque chose » (Maret 32), et du massacre de centaines d'innocents dont beaucoup de prêtres, de vieillards et de malades ; la chronique du dynamitage des ponts, qui enjambent le Nervion, dans un vacarme « cent fois plus effrayant que le fracas des bombes de

l'aviation franquiste » ; la relation des combats sanglants qui opposèrent les Asturiens, cent pour cent rouges et obstinés dans leur désir de dynamiter les principaux édifices, aux *gudaris* (soldats, en basque) soucieux de préserver leur cité, constituent une argumentation sournoise mais fort habile pour atteindre le but visé : « Les Asturiens s'étaient fait la main à Guernica, ils savaient par expérience comment les cartouches de dynamite, judicieusement placées, réussissent en quelques instants ce qu'une escadrille d'avions serait incapable de réaliser en plusieurs heures » (Maret 34). Un an et demi après l'anéantissement de la ville sainte des Basques par la Légion Condor, Maret ne se fait donc aucun scrupule de reproduire une fois de plus la version franquiste !

Dans la foulée, et afin de démontrer lui aussi le caractère mystique du *Movimiento* et la ferveur religieuse des troupes nationalistes, Robert Poulet n'hésite pas à confronter les déclarations de l'« admirable » primat d'Espagne aux « mensonges » du directeur de *La Cité Chrétienne*, l'abbé Jacques Leclercq, lequel, dit-il, confond « l'ordre social avec la subversion démocratique, et l'on n'a pas plus oublié ces malheureux curés espagnols qui conduisaient les paysans voter pour la République que ce chanoine de Valladolid qui avait vu les bombes pleuvoir sur Guernica » (Poulet 498-499).

C'est par le Pays basque que Marcel Schiltz entreprend en pleine guerre civile le périple qui le conduira tout le long de la *Frontière d'Espagne*. Hélas, se lamente-t-il, pour les Basques, quel que soit leur camp, l'arbre symbolique de Guernica n'est plus qu'un mythe... Dans son récit de voyage, Schiltz s'indigne du traitement inhumain infligé aux républicains espagnols voués à l'errance. Car si les Français, de gauche et de droite, horrifiés par cette « Guerre civile, la plus horrible de toutes » (Schiltz 10), éprouvèrent de la compassion pour les premiers réfugiés, cette sympathie fit bientôt place, accuse-t-il, à de la méfiance envers ces miséreux, que le gouvernement français décida par ailleurs de refouler. Plus chanceux furent les Basques espagnols qui trouvèrent asile chez leurs frères de France qui avaient frémi lors des carnages de Guernica et d'Irun.

Des témoignages littéraires

Ce même thème se trouve au centre de *Izïar* que France Adine (1890-1977) dédie à ses « amis d'Euzkadi ». Terminé en avril 1939, ce roman salue « l'élan de charité, c'est-à-dire d'amour, des Basques de France envers les réfugiés d'Euzkadi » (Adine 211) et rend un hommage émouvant « à tous ceux dont on punissait de mort le loyalisme et dont la sépulture était sans honneurs, même sans une prière » (Adine 230).

Dès les premières pages, la romancière, qui passait plusieurs mois par an dans sa maison *Ibartso-Berria* au cœur des Basses-Pyrénées, insiste sur les liens étroits unissant les Basques français à leurs frères d'Espagne, plus particulièrement en ces temps tragiques :

« La guerre d'Espagne avait développé chez presque tous les Basques un sentiment très vif de la race. Ce sentiment ne les empêchait pas d'aimer la grande patrie française ; ils n'en faisaient point, comme certains peuples, une idolâtrie, agressive envers tout ce qui ne pensait pas comme eux. Mais ils l'entouraient dans leur âme d'un culte, secret ou non, d'une belle flamme d'enthousiasme ; et ils étaient épris de justice et de générosité pour leurs frères malheureux. » (Adine 14)

En cet « an de disgrâce 1937 » (Adine 9), de retour au pays natal, le jeune docteur Michel Ursegi est conscient que ses origines modestes ne lui permettront pas, contrairement à plusieurs de ses concitoyens fortunés, d'entretenir des familles ou de soutenir des « refuges ». En revanche, il est bien décidé à consacrer une partie de son temps et de son énergie à panser les plaies, tant physiques que morales, ouvertes par cette guerre et, dans la mesure de ses moyens, à venir en aide à « ces grands éprouvés, encore douloureusement surpris, dans leur droiture, de s'être trouvés entre deux haines : celles des 'rouges', qui leur en voulaient pour leur tolérance, leur désir de paix et leur inébranlable catholicisme ; celle des 'blanc' qui ne leur pardonnaient pas d'avoir refusé leur alliance pour rester fidèles à une parole donnée » (Adine 14). Il sait aussi qu'il lui faudra secourir les « jeunes mères de là-bas qui se confieraient à lui : des êtres infiniment douloureux, qui avaient conçu et porté leur fruit dans l'angoisse » (Adine 14) et dont les craintes sont bien souvent fondées.

Quelques jours plus tard, il assistera, dans le port de Saint-Jean-de-Luz, à l'arrivée dramatique de quelques Basques d'Euzkadi chez leurs frères de race français. Attiré par une jeune femme d'une beauté exceptionnelle, à bout de forces et portant un bébé dans les bras, il décide de la recueillir chez lui. Dès le lendemain, encore en proie à l'effroi, Iziar Harrieder narrera à ses hôtes sa douloureuse odyssée et l'enfer vécu par les siens :

« – Je sortais de l'église, les avions volaient très bas au-dessus de nous, on entendait des cris affreux, et le crépitement des mitrailleuses. J'ai couru jusqu'à chez nous, je ne sais comment. Ma sœur gisait, morte, sur le seuil de la maison. Je l'ai prise dans mes bras, j'aurais voulu mourir là, à côté d'elle. Puis, comme si son âme passait près de moi, quelque chose m'a dit : "L'enfant, sauve-le, sauve-le." J'aimais mieux mourir et je ne bougeais pas, si ce n'est pour caresser le cher visage qui devenait si pâle, qui se refroidissait sous mes mains. Et j'entendais toujours la voix qui disait : "Sauve-le, sauve-le." Alors j'ai embrassé ma chérie, je l'ai couchée par terre, et je suis allée chercher le petit. Je l'ai roulé dans un drap et dans une couverture de berceau. Comme je sortais, un garçon de douze ans environ passait en courant. Il s'est arrêté, il m'a prise par le bras et m'a entraînée vers une grotte, une sorte de

trou où sa mère était cachée. J'y suis restée longtemps, des heures, et puis j'ai marché, avec les autres, marché pour gagner la mer... » (Adine 31-32)

Quand elle leur confie qu'elle vient de Gernika, Michel et sa sœur Anne ne peuvent que baisser la tête, « comme on se recueille devant une dépouille sacrée. Celle-ci leur était commune; ensemble ils en portaient le deuil et son nom venait de les rendre tous trois frères et sœurs » (Adine 32). Quant au père du petit Migeltxu,

« – C'est un Navarrais. Il sert dans un de *leurs* régiments. Qui sait s'il n'était pas avec ceux qui ont tué sa femme ?

– Non, fit Michel, les avions étaient allemands et l'on est à peu près sûr déjà qu'il n'y avait pas de *requetes* à Gernika... » (Adine 33)

L'effroyable calvaire enduré par le peuple basque espagnol « victime de cette guerre honteuse ! » (Adine 84), Adine l'évoque aussi à travers la destinée tragique de plusieurs des réfugiés auxquels Michel se dévoue corps et âme. Mais, par souci d'objectivité, c'est surtout à Sir Harding, un anglais bascophile, qu'elle délègue la mission de démonter la propagande nationaliste, de dénoncer le sort réservé aux Basques espagnols et d'expliquer leur attitude digne et exemplaire dans cette guerre : « [Le Pays basque] a pris, comme de juste, le parti de la République à laquelle il doit cette autonomie, contre l'insurrection militaire, - cette soi-disant guerre sainte ! » (Adine 102).

Dans plusieurs de ses récits, Henri Cornélus (1913-1983) témoigne de la passion pour la pêche qui l'amena à accompagner des marins, notamment dans le Golfe de Gascogne. C'est ainsi que les nouvelles de *Ceux de la dure patience* relatent le monde des thoniers de la côte basque dont il partagea la vie pendant plusieurs semaines. Au large des côtes d'Espagne, il s'efforcera d'être un témoin lucide : n'est-il pas, selon la poétesse Andrée Sodenkamp, « de la génération que la guerre civile espagnole a blessée en pleine chair » (Sodenkamp 8) ?

Dans « Il n'y a plus de Pyrénées », Cornélus évoque le martyr du Pays basque et les relations de voisinage tendues entre pêcheurs espagnols et français : « Depuis toujours, d'ailleurs, et surtout depuis la fin de la guerre civile, les Espagnols servaient de boucs émissaires » (*Ceux* Cornélus 57). En dépit des rivalités et des altercations, dès que le Français Legorburu entonne le *Guernikako Arbola* – ce chant de l'indépendance et des libertés basques proscrit en Espagne –, les cris des Basques espagnols rassemblés sur le môle se transforment en un grondement sourd, rapidement couvert par la détonation de l'arme à feu du *guardia* de service :

« Legorburu avait repris son chant un instant interrompu. C'était celui de la liberté basque, la sève jaillie du tronc de cet arbre autour duquel, voici pas très longtemps,

tout avait été détruit par ceux que les Espagnols avaient appelés, par-dessus les Pyrénées, pour écraser d'autres Espagnols. A mesure qu'il chantait, il sentait fondre sa colère, il sentait monter en lui la fierté d'appartenir à ce Labourd, à ce pays où les hommes, les yeux dans les yeux d'autres hommes, peuvent dire et chanter encore tout ce qu'ils veulent, où les patrons de bistros n'exploitent pas les pêcheurs, où les prisons ne contiennent pas d'êtres hagards promis aux fusillades de l'aube. » (*Ceux* Cornéus 68)

Une semaine après, les thoniers français seront interdits d'accès dans le port espagnol...

Dans « *Salud Camarada* », le nouvelliste, qui accuse haut et clair les démocraties d'être coupables de la défaite de la République, dénonce l'indolence de la population basque française à l'égard de ses frères espagnols. A Saint-Jean-de-Luz, Puchu, le patron du thonier le *Viscaya*, qui, en six mois, a renouvelé tout son équipage composé désormais de célibataires, est au centre de toutes les conversations : comme lieu de destination des longues et pesantes caisses que ses hommes descendent dans la cale à la nuit tombée, plusieurs désignent la frontière proche d'où refluent des types taciturnes, parfois mutilés et qui « quand y se mettent à parler, c'est pour raconter des choses à ne pas croire. Y disent que les Maures sont terribles. Y font jamais de prisonniers, y disent. Puis, les avions allemands, les italiens ! » (*Ceux* Cornéus 72). Une nuit d'avril, le *Viscaya* lève l'ancre ; afin d'encourager ses hommes parfaitement au courant des risques de l'opération, Puchu leur lance : « – Rappelez-vous Guernica ! Y reste plus rien de Guernica ! Ce sont les Allemands qui ont rasé Guernica, les avions allemands ! » (*Ceux* Cornéus 77). Ni ce soir-là ni les autres soirs le bateau ne regagnera le port ; et peu à peu les pêcheurs parleront au passé de l'embarcation et de ses marins.

L'Espagne des années 60 sert de cadre aux quatorze nouvelles des *Hidalgos*.

C'est à Callosa de Ensarria, un petit village isolé du monde, que s'est installé vingt ans plus tôt Heinrich von Falkenstein, surnommé « El Verdugo » pour les atrocités qu'il a commises durant la Deuxième Guerre. Chargé d'une serviette de cuir bourrée à craquer, le tortionnaire, qui au pays de Franco jouit de l'impunité de ses crimes, s'impose par le mépris et les pesetas qu'il distribue à foison. Seul Javier qui, après la guerre, endura les pires souffrances dans les geôles franquistes, refuse de se laisser acheter par le Germain : « Un chrétien ! C'est probablement un des porcs qui nous ont bombardés pendant la retraite. Et qui ont bombardé les femmes et les enfants, comme ça, pour s'amuser. » (*Hidalgos* Cornéus 43)

Ailleurs, dans la Sierra de Grana, Pablo, Juan et Antonio travaillent comme casseurs de pierres. Il y a près de trente ans que la guerre civile est terminée. Depuis le jour où, d'une voiture française, un des passagers leur tendit un poing serré – signe de la République morte et du *Frente popular* défunt –, déclenchant instantanément les insultes de Juan : *Burros! Maricas! Rojos!*, Pablo, qui avait brusquement senti son cœur bondir dans sa poitrine, connaît les opinions politiques de son jeune compagnon. Et quand il lui avait demandé pourquoi il l'aimait, LUI, Juan avait répondu qu'il faisait mieux que l'aimer, qu'il le respectait, parce que, grâce à LUI, les Espagnols n'avaient pas eu la guerre. Pablo avait eu beau lui rappeler Guernica et le million de morts de la guerre civile, le jeune homme avait rétorqué que les vieux ne parlent jamais que de celle-là, mais qu'il y a eu l'autre, et que Guernica, c'est loin, qu'il n'était pas basque et que, d'ailleurs, Guernica, ce n'était pas Franco mais les Italiens et les Allemands ; sentencieux, il avait ajouté : « Les *rojos* sont nos ennemis, et ceux de l'Eglise, tout le monde le sait. Les ennemis de l'Eglise sont nos ennemis » (*Hidalgos* Cornélus 68). Depuis ce jour-là, chaque fois qu'il cogne le roc de sa massette, le républicain lâche une de ces phrases qui l'aident à casser les pierres, comme s'il infligeait un châtement à ceux qu'ils n'atteindraient jamais.

Un autre romancier, *grosso modo* de la génération de Cornélus, mentionnera lui aussi le drame basque dans un de ses récits : dans *Les Ornières de l'Été*, Edmond Kinds (1907-1992) condamne les « massacres de Badajoz et de Guernica » (Kinds 183).

Jeune adolescent lors du conflit espagnol, Roger Foulon (1923-2008) se souvient dans *L'Espérance abolie* (1977) qu'à l'époque, « Partout se dressaient d'étranges décors aspergés de sang. Des apprentis sorciers lançaient leurs dés pipés. On entendait gronder les panzers et miauler les stukas dans le ciel d'Espagne. Le rauque aboi des dictateurs répondait aux cris des égorgés de Guernica » (Foulon 40).

Dans *Le nom de l'arbre* (1973) d'Hubert Nyssen (1925-2011), le narrateur Louis Quien – dont « plusieurs biographèmes renvoient de façon transparente au parcours de l'auteur lui-même (origines familiales, études, engagement résistant, métier de publicitaire, etc.) » (Denis 39) – se rappelle, lui, s'être rendu en famille à une *fancy-fair* espagnole organisée au printemps 1937 par le Comité d'aide à l'Espagne républicaine ; des jeunes filles y distribuaient des brochures dont « les sombres clichés témoignaient des atrocités franquistes » et dans lesquelles « des dessins d'enfants exprimaient la terreur provoquée par les escadrilles de la Légion Condor » (*Nom* Nyssen 130). Et de commenter a posteriori, scandalisé : « Vous avez accepté ce massacre et pour protester contre la non-intervention vous n'avez rien trouvé de mieux que votre *fancy-*

fair! Avez-vous jamais entendu que les Allemands organisaient des kermesses à la bière pour soutenir les nationalistes ? Des bombes et des avions pour les bombes, oui... » (*Nom* Nyssen 134).

Teruel, Bilbao, Guernica, et bien d'autres villes martyres se bousculent dans la mémoire d'Hubert Nyssen, dont quelques-unes se donnent rendez-vous dans *Eléonore à Dresde* (1983) et *L'Helpe mineure* (2009).

Le premier de ces récits relate le rendez-vous manqué de deux êtres à l'identité et à la destinée tronquées par une guerre. D'une part, Juan Prat Tusquets, *alias* Jean Pratt, un fils d'exilé républicain, marqué par les atrocités perpétrées par les rebelles nationalistes et leurs complices étrangers, mais qui revendique son nom francisé et insiste sur le fait qu'« après la guerre la persistance du franquisme avait enlevé aux Pratt, en même temps que leurs dernières illusions, l'envie de récupérer leur identité catalane » (*Eléonore* Nyssen 96). D'autre part, Esther Simon, *alias* Eléonore Simon, dont l'identité juive dut être maquillée en 1940 et qui fut l'actrice révélation de *Dresde, un soir*, un film dont l'action se situe dans la nuit du 13 février 1945, au cours de laquelle la cité saxonne fut anéantie et des milliers de civils ensevelis sous des bombardements alliés ; Eléonore y incarnait une jeune juive sauvée du massacre par un déserteur allemand. Prisonnière d'un rôle et d'un personnage de fiction dont l'enfance traumatisée recoupe son propre vécu, Eléonore ne peut accepter que l'on fasse fi de son passé et de ses racines ; aussi s'efforcera-t-elle d'acculer *Juan* au devoir de mémoire en lui ressassant son histoire et en lui murmurant les noms de « Barcelone, Teruel, Guernica... » (*Eléonore* Nyssen 95-96).

La guerre civile espagnole et la Seconde Guerre, Victor Boyer, un des personnages du dernier roman de Nyssen, *L'Helpe mineure*, les vécurent en première ligne, comme médecin dans les Brigades internationales avant de s'engager dans la Résistance contre l'occupant nazi. Un soir, à l'Helpe mineure, une vieille demeure située dans l'Avesnois où il vit avec sa compagne, Victor déposera sur la table une petite caisse contenant des photos datant de la guerre d'Espagne : « Tu vois, Julie, lui disait-il, on a laissé faire ça. Dans une ville anéantie par les avions allemands, médecins et infirmiers fouillaient les décombres pour retrouver des survivants. Des survivants, il y en avait, disait Victor d'une voix enrouée, mais il aurait mieux valu pour eux qu'ils ne survivent pas. » (*Helpe* Nyssen 42-43)

L'histoire de la trilogie *Le Fils du péché* d'Issa Aït Belize (1954), un écrivain belge d'origine marocaine, débute à la fin des années 50, peu après l'indépendance du Maroc, dans une petite ville du Rif méditerranéen encore

fortement marquée par la récente occupation espagnole. Le jeune Amarouche y fait la connaissance de don Anselmo, « typique reflet du prêtre catholique ibérique de l'époque », en réalité un homme dont le « sourire, éternel et avenant, fendait tous les voiles de tristesse et de sévérité imposés par sa hiérarchie encore sous les faisceaux d'airain du franquisme » (*Racines Aït Belize* 65). Une bonne dizaine d'années plus tard, alors que « le régime franquiste s'est sclérosé et [que] ses serviteurs ne ratent aucune occasion pour emprisonner et torturer... » (*Calendes Aït Belize* 83), don Anselmo, pour qui l'âge de la retraite a sonné – il a soixante-quinze ans –, regagne sa ville natale de Bermeo, située sur le golfe de Gascogne. Lors d'une de ses visites à celui qui fut un de ses mentors, Amourache fait le détour par Guernica où, « pour la symbolique qu'il représentait aux yeux de ce peuple particulier de l'Espagne » (*Calendes Aït Belize* 286), il passe voir le chêne planté dans un parterre de la petite ville, avant de déjeuner dans un restaurant tenu par deux dames accueillantes et serviables. Les propos qu'elles lui tiennent tant sur « la disparition de ce monstre qui n'en finissait pas de mourir, comme si l'au-delà n'en voulait pas... » que sur les souffrances imposées à leur région au cours de la guerre d'Espagne et des décennies suivantes – « Vous voyez ce quartier devant vous ? Il a été complètement rasé par les avions allemands, avec la bénédiction des franquistes. Vous connaissez notre tragédie, je suppose ? » –, ainsi que leur espoir que la jeune démocratie leur offre enfin davantage d'autonomie, font comprendre au jeune Rifain que « le Pays basque n'avait pas encore fini de chasser les fantômes du passé, ni ses violences retenues. L'envie ne l'avait pas quitté, avec le dictateur, de devenir une entité à part » (*Calendes Aït Belize* 286).

Conclusion

Assurément, pour nombre d'antifascistes belges de plusieurs générations, Guernica fut loin de n'être qu'un détail dans l'histoire du XX^e siècle. Le calvaire infligé au peuple basque, ce petit groupe ethnique en proie à un double déchirement – bien que catholique, il choisit de rester fidèle à la République – se révéla, pour beaucoup, décisif dans leur engagement aux côtés des gouvernementaux⁴. Car les « bombardements terroristes » (Foulon 42) réalisés au Pays basque par les pilotes de l'Axe, le génocide de populations civiles sans défense ainsi que la répression systématique menée à bien dans les régions « libérées » constituèrent la preuve la plus tangible du cynisme et du

⁴ Dans *Les années courtes*, Félicien Marceau rappelle le profond malaise vécu par les catholiques antifascistes belges, écartelés entre l'anticatholicisme patent des républicains et la prompte adhésion de l'Église à la cause franquiste ; il évoque aussi leur énorme apaisement lorsqu'ils apprirent la loyauté de certains catholiques espagnols – notamment les Basques – envers la République : « La cause de la démocratie espagnole était juste » (Marceau 28)

machiavélisme de Franco et de ses sbires étrangers. Après avoir exécuté un tel acte de barbarie, pouvaient-ils encore justifier leur sédition et leur prétendue croisade contre l'Antéchrist rouge, au nom de la justice humaine et de la civilisation chrétienne ? Terminons ce tour d'horizon par un dernier témoignage, d'Hubert Juin (1926-1987) :

« Guernica, fleur rouge inscrite en majuscules, ô village
qui n'a plus de nom, qui rêves,
et j'écoute dans le vent déchiré par les cruelles cimes
les échos de ton nom : une rose en laquelle tinte le sang –
une rose, un nom; une rose, la parole !

Et que m'importe à moi cet épervier qui rêve ?
Et que me sont ces guenilles et ces attifements ?

Dans les ruelles à jamais détruites l'âme d'un enfant pleure,
ô village, dans Guernica la rousse.
Sur les places où le soleil ne jette plus les banderilles
du plein soleil, où le chapelet des saisons
ne coule plus sur les marges blanches des fontaines,
un enfant pleure. L'Espagne repose, étendue sur Guernica
vidée de tout son sang. [...] » (Juin 18).

Bibliographie

- Adine, France. *Izjar*. Bruxelles : La Renaissance du livre, 1945.
- Aït Belize, Issa. *Racines et épines. Le fils du péché I*, Avin : Editions Luce Wilquin, 2005.
- *Noces sarrasines. Le fils du péché II*. Avin : Editions Luce Wilquin, 2006.
- *Calendes maghrébines. Le fils du péché III*. Avin : Editions Luce Wilquin, 2008.
- Aron, Paul. « *Salud Camarada!* Un reportage sur la guerre d'Espagne par Mathieu Corman. » *Revue italienne d'études françaises* 1 (décembre 2011) : 180-195 (<http://www.rief.it>).
- Aznar Soler, Manuel et Luis Mario Schneider. *II Congreso internacional de escritores para la defensa de la cultura (1937). Actas, ponencias, documentos y testimonios*. Conselleria de Cultura, Educació i Ciència de la Generalitat Valenciana, 1987.
- Castresana, Luis (de). *El otro árbol de Guernica*. Madrid : Prensa Española, 1967.
- Corman, Mathieu. « *Salud Camarada!* Cinq mois sur les fronts d'Espagne. Paris-Ostende : Editions Tribord, 1937.
- *Ami, entends-tu?* Bruxelles : Editions Tribord, 1970 (1^e éd. : 1963, sous le pseudonyme de Nicolas Cravenne).
- Cornélus, Henri. *Ceux de la dure patience*. Aalter : André De Rache éd., 1957 (« Il n'y a plus de Pyrénées », 54-69 ; « Salud Camarada », 70-84).
- *Les Hidalgos*. Bruxelles : André De Rache éd., 1971 (« El Verdugo », 39-52 ; « Pablo », 65-73).
- Denis, Benoît. « Le sujet de l'Histoire ». *L'écrivain et son double. Hubert Nyssen*. Éd. Pascal Durand. Liège / Arles : Centre d'étude du livre contemporain / Actes Sud, 2006. 35-53.
- Foulon, Roger. *L'Espérance abolie*. Bruxelles : La Renaissance du livre, 1977.
- Juin, Hubert. « Véritable Espagne ». *Chants profonds*. s.l. : Pierre Jean Oswald, 1962. 18-21.
- Kinds, Edmond. *Les Ornières de l'Eté*, Bruxelles : André De Rache éd., 1957.
- Labajos-Pérez, Emilia et Vitoria-García, Fernando. *Los niños. Histoire d'enfants de la Guerre civile espagnole exilés en Belgique (1936-1939)*. Bruxelles : Editions Vie Ouvrière/Erpent : Association « Los niños de la guerra », 1994.
- Lecomte, Marcel. « La tragédie basque ». *Le Rouge et le Noir* (5 mai 1938).
- Legaretta, Dorothy. « Hospitality to the basque refugee children in Belgium ». *La Belgique et la guerre civile d'Espagne*. Éd. José Gotovitch et Els Witte (1987). Bruxelles : *Revue belge d'histoire contemporaine*, XVIII (1987) : 275-288.
- Marceau, Félicien. *Les années courtes*. Paris : Gallimard, Coll. Folio n°469, 1968.
- Maret, François. *Les grands chantiers au soleil*. Paris : Fernand Sorlot / Bruxelles : Office de Publicité, 1938.

- Marion, Denis. *Billets durs*. Bruxelles : Ferd. Wellens-Pay, 1939.
- Michaux, Henri. « Avenir ». *Poèmes. Plume précédé de Lointain intérieur*. Paris : Gallimard, 1963. 101-104.
- Nyssen, Hubert. *Le nom de l'arbre*. Paris : Grasset, 1973 ; Bruxelles : Les Éperonniers, coll. Passé-Présent, 1987.
- *Éléonore à Dresde*. Arles : Actes Sud (Coopérative d'Éditions du Paradou), 1983.
- *L'Helpe mineure*. Arles : Actes Sud / Léméac, Coll. « un endroit où aller », 2009.
- Polasky, Janet L. *Emile Vandervelde, le patron*. Bruxelles : Ed. Labor, Coll. Archives du futur Histoire, 1995.
- Poulet, Robert (alias « Fabricius »). « La guerre d'Espagne vu[e] par un abbé démocrate ». *La Revue de l'Ordre corporatif*, tome II, 8 (mai 1937) : 494-499.
- Schiltz, Marcel. *Frontière d'Espagne*. Anvers : Ça ira, 1938.
- Sodenkamp, Andrée. « Henri Cornélus ». *Marginales*, 194 (juin 1980) : 8.
- Vandervelde, Emile. « En pensant à l'Espagne. Lettre ouverte à Léon Blum ». *Le Peuple* (1^{er} mai 1937).